

Vis à Vis, Miramas - Dans la chair des images, traverser..., Armelle Canitrot, "Vis à vis", Miramas, Editions Filigranes, octobre 2006

« Je n'ai jamais parlé de tout cela à personne, et surtout pas à mes enfants ». in « Mémoires d'immigrés », Yamina Benguigui (1)

« Car enfin, je comprenais que dans son silence, il (mon père) demandait aux photographies d'assumer ce qu'il ne disait pas, et qui existe comme une empreinte ». in « el Maghreb », Malik Nejmi (2)

Dans la chair des images, traverser...

Après avoir longtemps glané ses documents dans les archives de collectivités, dans les fonds de musées ou au marché aux puces, poursuivant sa quête « De l'image par l'image », Catherine Poncin se penche sur les albums des familles émigrées. Car cette grande initiée de la photographie vernaculaire fait son miel de ces images maladroites que méprise généralement la grande « Photographie ». Comme on adopte des orphelins, l'artiste adopte les images faites par d'autres, pour les rédimier.

Et à tant fréquenter ces images sans qualité, elle en connaît parfaitement les fragilités, profitant de la moindre brèche pour s'inviter dans la scène, de la moindre porosité pour s'y absorber. En effet, il s'agit bien pour elle de pénétrer dans la troisième dimension, de flotter dans un autre temps, d'explorer un pays inconnu, et de redonner vie aux personnes rencontrées dans la chair des images pour écouter ce qu'elles ont à lui révéler. Procédant par prélèvements, fractionnements, rapprochements, agrandissements et bégaiements de détails issus d'un même tirage, guidée par son intuition et son empathie, Catherine Poncin se fait passeuse d'histoires, débusquant les secrets et exhumant les richesses cryptées dans ces clichés. Jaillit alors chaque fois une relecture portée par les intuitions inspirées de cette artiste sensible depuis toujours à l'appel muet des visages inconnus captifs des sels d'argent. Quant à comprendre d'où Catherine Poncin détient cette stupéfiante clairvoyance, cet étrange don médiumnique, ce mystérieux pouvoir de faire « respirer » les images, sans doute faut-il y renoncer. Et au contraire se laisser porter par ce souffle puissant, profiter des passages opérés par elle, se faufiler à sa suite, et entrer dans la danse.

Ainsi aujourd'hui propose-t-elle de revisiter ces photos de familles dont les pères et les grands-pères quittèrent le Maghreb et débarquèrent à Miramas en Provence. Des images plein la tête et quelques photos en poche, ils vinrent pour être saisonniers dans les cultures de tomates de la plaine de la Crau, ouvriers des chantiers de Fos-sur-Mer ou cheminots de l'immense gare de triage. En France ils aimèrent et élevèrent leurs enfants, ajoutant aux images rapportées du pays celles qui consignèrent petit à petit leurs rituels familiaux.

C'est précisément pour « mieux comprendre ce rite photographique et son évolution propre aux communautés issues de l'émigration, pour appréhender l'image comme l'héritage d'une culture qui se dissout, mute, s'interprète, et comme le témoignage d'une appartenance », que Catherine Poncin a demandé à ces familles de partager leurs photos avec elle. Œuvre artistique tout autant qu'œuvre sociologique, même s'il fut long le périple de l'artiste confrontée aux pudeurs, aux gênes et aux refus, perméable aux souvenirs, aux confidences et aux émotions de ceux qui l'accueillirent. Car après tout, telle n'est pas la vocation de ces albums que de s'ouvrir ainsi au regard étranger. A fortiori quand la culture musulmane de ceux qui les possèdent renforce l'omerta pesant sur ces icônes intimes.

Mais Catherine Poncin est-elle vraiment étrangère à cette grande famille de l'immigration. Elle qui se souvient de l'Algérie où elle vécut quelques mois étant enfant. Elle qui fit encore un peu plus tard l'expérience de l'exil. N'eut-elle pas ensuite un fils franco-marocain, lui-même aujourd'hui expatrié aux Etats-Unis. N'est-ce pas d'ailleurs une photographie confiée par sa belle-mère Fatna Zoheir, qui fut à l'origine de « Sans conte, ni légende » (2003), précédente aventure qui l'entraîna au Maroc, en quête de cette mémoire scellée dans les albums familiaux.

Ainsi l'artiste sait-elle mieux que toute autre, combien est précieux le soutien de la photographie pour ces familles fragmentées, placées en « Vis à Vis » de part et d'autre de la Méditerranée. Témoin tout à la fois de ce qui se vit ici et que l'on montrera là-bas, de ce qui se vit là-bas et que l'on rapportera ici,

l'image fait toujours partie du voyage. Prise dans ce réseau « d'échanges réglés », dans ce « circuit des dons et des contre-dons », analysés par le sociologue Pierre Bourdieu (3), relevant parfaitement que « la dispersion géographique des parents exige plus que jamais la revigoration périodique des liens de parenté que la photographie réalise mieux que le simple échange de lettres ».

Lien entre l'ici et l'ailleurs donc, la photographie l'est aussi entre le passé et le présent. Elevée au rang sacré de preuve irréfutable, le « ça-a-été » si cher à Barthes (4), elle s'est mise au service de la famille, se faisant le témoin docile et incontournable des bons moments et des rites de passage. Contribuant à valider l'histoire familiale officielle, capable d'en garder la mémoire et d'en entretenir le souvenir, chaque image est de fait une véritable relique que l'on se transmet de génération en génération. Mémoire d'une valeur inestimable pour chaque individu, elle l'est encore plus pour tous les Ulysse séparés à jamais de leur Ithaque, et pour tous les Télémaque, ces « enfants de la deuxième génération », unanimement confrontés au non-dit de pères retranchés dans leur insondable pudeur. Ce n'est donc pas le moindre mérite de Catherine Poncin que d'ouvrir la voie à une relecture de ces photos de famille, éventuelle planche de salut pour ceux qui cherchent à combler les blancs pour retrouver leurs origines. Les photographies seraient pour eux comme autant de petits cailloux semés sur le chemin afin de permettre un retour en arrière symbolique, à défaut du Grand Retour depuis longtemps improbable, mais dont certaines familles émigrées ne cessent d'entretenir le mythe.

Ainsi, combien fondatrice apparaît cette photographie d'un homme accoudé à la passerelle d'un bateau, dont on ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit-là de sa première traversée. Tout y est dit de la jeunesse, de la timidité, de la solitude de ces hommes qui un jour furent contraints de s'exiler pour gagner leur vie ailleurs. Tout quitter, autant dire « s'arracher un bras » comme le suggère la rupture opérée par l'artiste dans l'image. Se condamner à être à jamais coupé en deux, la vie tiraillée entre deux rives d'une même mer.

Et l'on ne peut alors s'empêcher de penser à ce que cette image laisse hors champ. Les larmes de ceux qui sont restés, agitant jusqu'au bout leurs mains sur un quai de Tunis, d'Alger ou de Tanger. Les larmes d'Ulysse, celles de Laerte et de quelque Pénélope tentant de les garder pour plus tard, sans y réussir. Hors champ, le débarquement en terre étrangère la main moite cramponnée à la poignée de la valise. Hors champ, la déception et le choc face à une France indifférente voire hostile, ressentis par la plupart de ceux qui racontèrent leurs « Premiers jours en France » à Farid Haroud (5). Hors champ encore, le travail harassant, le racisme, la solitude, l'ennui. Mais on ne photographie pas son malheur, n'est-ce pas.

Menteuse par omission, la photo de famille n'est conviée que pour ces « bons moments qu'elle transforme en bons souvenirs » (3). Aussi n'a-t-elle pas échappée au photographe amateur, cette voiture gavée à craquer d'enfants et de paquets rapportés au pays comme autant de trophées à l'occasion des vacances. Car dans la grande famille des émigrés, la photographie est aussi mise à contribution pour montrer la réussite de ceux qui sont partis, pour rassurer ceux qui sont restés. Comme si, par cette accumulation de biens matériels, dont le chaos est souligné par l'artiste, les exilés tentaient d'apporter chaque fois la preuve accablante que ceux qu'ils laissèrent derrière eux ne souffrirent pas en vain. Mais aussi bruyant soit-il, aucun départ en vacances ne réussira à recouvrir totalement les non-dits de cette première traversée auxquels ces voitures chargées donnent un étrange écho. Car, c'est aussi le « regroupement familial » qui vit sur le sol français arriver les femmes, puis naître les enfants (6), que l'on peut lire en creux dans ces clichés de vacances. Le passage du provisoire au définitif et l'effondrement à jamais du mythe du Grand Retour. Rentrer pour de bon ne signifierait-il pas en effet s'infliger un nouvel exil, et, après la rupture qui fut si difficile avec les parents, revivre celle, inconsolable, avec les enfants.

Si leur rôle est bien de faire le lien entre la France et le bled, de relier entre eux les membres de la famille en les enfermant dans le même petit cadre, les photographies révèlent néanmoins le gouffre qui les sépare. Signes extérieurs d'intégration, la surchauffe de tapisseries et de posters des appartements français contraste avec le dénuement spartiate des grands-parents au bled. Deux mois de vacances au pays, juste le temps pour les enfants de réinventer le paradis de leurs pères : vivre la vraie vie avec la terre, les bêtes et l'eau du puits. Le temps pour les hommes de retrouver leur dignité de pachas. Le temps pour les jeunes filles de s'initier à la langueur des corps de femmes. Noblesse d'un port de tête. Béatitude d'un sourire. Sensualité d'un henné. Parfums. Tapis. Coussins. Malgré le mimétisme des gestes, certains indices montrent que le fossé se creuse entre ces mères et grands-mères gardiennes de la culture d'origine, et ces filles élevées à l'école de la République qui ne parlent plus le même langage.

Comme cette vieille dame qui semble condamnée au silence par le foulard enserrant sa bouche comme un bâillon, alors que près d'elle un téléphone symbolise à la fois son intégration en France et le cordon indéfectible qui la relie à son pays d'origine. De fait en filigrane, à travers les hybridations entre les deux cultures, se dessinent petit à petit de nouveaux codes identitaires propres aux familles émigrées et à elles seules. Ainsi repère-t-on le maillot de l'équipe d'Algérie porté par ce jeune adolescent qui se promène fièrement aux bras de deux jeunes nymphettes blondes comme les blés. Ainsi voit-on les gâteaux d'anniversaire s'ajouter aux pâtisseries orientales, les sapins côtoyer les plantes exotiques, Noël s'intercaler entre l'Aïd et le Ramadan. Autant de signes d'ouvertures et de richesses, offertes comme des cadeaux par la double culture.

Les photos de familles ne disent rien en revanche de l'échec scolaire, de la délinquance, du chômage, rien des femmes abandonnées ici, doublées par une autre là-bas sur lesquels s'appesantissent tant les médias. Rien de tous ces maux qui frappent parfois certaines familles et que même les mots sont enclins à taire. Rien encore du courage et de la volonté de tous ces enfants d'émigrés qui, contraints à mettre les bouchées doubles, sont aujourd'hui en prépa., étudiants en Faculté, enseignants ou engagés dans un travail social.

Sensée encenser la vie de la famille, la photographie n'en est pas moins parfois sujette au lapsus. Comme ce portrait d'un grand-père que la dégradation de la pellicule noie dans un halo rouge qui commence aussi à contaminer son fils près de lui. Anticipant leur disparition et l'effacement même de leur souvenir dans la mémoire de ceux qui resteront. Prémonitoire, comme l'étaient ces posters de paysages européens qui tapissaient le fond des studios des photographes, et devant lesquels tant de futurs exilés furent jadis si fiers de défiler.

Mais c'est sur les portes d'un foyer d'immigrés que se fracasse la photo de famille. De famille, ils n'en ont plus vraiment ces Messieurs de la Sonacotra, ces exilés qui sacrifièrent leur vie à gagner celle des autres, à nourrir des enfants qu'ils n'ont pas vus grandir, à bâtir des maisons qu'ils n'habiteront jamais. Séparés à jamais de l'enfant près duquel ils posèrent jeunes pères dans leurs plus beaux habits, ils sont depuis longtemps coupés en deux morceaux irréconciliables. L'artiste a beau agrandir le cliché de cette petite fille de blanc endimanchée, ils en ont à jamais perdu la mémoire, gardant malgré tout comme un trésor cette icône sans mode d'emploi. « Ils me semblent porter en eux le sens même d'un non-lieu, d'une béance et la somme d'une infinie tendresse. Mais où sont passés les corps qu'ils ont un jour enlacés, les femmes qu'ils ont aimées... », s'interroge Catherine Poncin, qui consigna dans un « carnets de voyage » et dans de courtes vidéos, chacun de ses « Vis à Vis » avec les personnes qui l'accueillirent. Exclues du rapatriement familial, célibataires ou délaissés, l'âge gagnant nombreux sont ces « chibanis » qui finirent par oublier de repartir à force de rester. Pour pouvoir continuer à percevoir la retraite ou la pension d'ancien combattant qu'ils envoient au pays, mais aussi parce qu'ils ont pris un jour conscience que leur longue absence, leurs habitudes étrangères, leur aisance, les séparait à jamais de ceux qu'ils avaient quittés. Comprenant qu'ils ne pourraient en aucun cas redevenir l'un d'eux, sauf à étouffer une moitié d'eux-mêmes pour se réintégrer, ils ont cessé de croire à « la grande magie du retour », et, comme certains héros de Milan Kundera (7), cessé de croire aussi à « l'image de l'exil comme une malédiction ».

« Une image dont on a oublié l'origine, sur laquelle on n'identifie plus les personnages, résiste cependant comme témoignage d'une appartenance, commente Catherine Poncin. L'image même indéchiffrable reste garante d'un lieu originel ». C'est bien toute la force de son œuvre d'archéologie visuelle que de vérifier cette puissante intuition qui fut à l'origine du travail de l'artiste. Outre la puissance artistique de cette œuvre cinétique, les relevés minutieux qu'elle opère dans les différentes strates des photographies _ grains noirs et blancs des années 50 et autres couleurs délavées des années 70 _, révèlent combien cette relecture de la petite histoire des familles émigrées contribue à éclairer la grande histoire de l'immigration maghrébine. Combien, au-delà de la culpabilité et de la nostalgie, le courage de pionnier dont firent preuve les pères pour s'exiler fut fondateur de cette liberté, de cette émancipation et de cette culture originale qu'enrichissent encore leurs enfants aujourd'hui, comme le confirment dans un formidable ouvrage les entretiens entre Younes Amrani et le sociologue Stéphane Beaud (8). Combien il est fondamental pour les jeunes générations d'en réactiver la mémoire, afin de comprendre le double héritage culturel de leurs origines comme une richesse et une chance d'ouverture extraordinaire sur le monde. A l'image de Lamia confiant un jour à Catherine Poncin : « Lorsque Dieu ferme une porte, il faut savoir regarder par la fenêtre qu'il ouvre ! ».

Notes

- 1) « Mémoires d'immigrés », Yamina Benguigui, film et livre, Canal + éditions, 1997.
- 2) « el Maghreb », Malik Nejmi, L'œil électrique éditions, 2006.
- 3) « Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie », sous la direction de Pierre Bourdieu, Les éditions de Minuit, 1993.
- 4) « La Chambre Claire, notes sur la photographie », Roland Barthes, Cahiers du cinéma, Gallimard, Seuil, 1980.
- 5) « Premiers jours en France, mémoire charnelle, brutalité des souvenirs », Farid Haroud, Editions Autrement, 2005.
- 6) Politique du « Regroupement familial » sous la présidence de Giscard d'Estaing à partir de 1974
- 7) « L'ignorance », Milan Kundera, Folio, 2005.
- 8) « Pays de malheur ! un jeune de cité écrit à un sociologue », Younes Amrani, Stéphane Beaud, La découverte, 2005.